

Recherches en langue et Littérature Françaises.  
Revue de la Faculté des  
Lettres et Sciences Humaines  
Année 53 NO.221

**Le pittoresque des Persans; une étude imagologique de la Perse  
safavide (climat, habit, mœurs)**

**Dr. Safoura Tork Ladani\***

Enseignante du département de français, Université d'Ispahan

**Résumé**

La Perse safavide et l'altérité persane a été au centre de l'attention des voyageurs curieux du XVII<sup>e</sup> siècle qui parcouraient le monde pour savoir sur l'Autre et sur les Autres. Fascinés par cette étrangeté et cette diversité des mœurs et des coutumes les grands voyageurs de ce temps comme Jean Chardin ou Jean-Baptiste Tavernier donnaient des images bien différentes de cet Autre monde. A la fois témoin et narrateur, ils tentaient de rendre la réalité persane accessible à son lecteur par un jeu d'analogie et de comparaisons et analyser cette vérité selon différents critères parmi lesquels le climat joue un rôle très important. Cette altérité apparaît de plus en plus dans les apparences, les mœurs et les coutumes et montre la différence et la diversité entre les deux pays, la Perse et la France.

**Mots-clés:** Perse safavide, Altérité, Autre, Chardin, Tavernier  
climat, image, mœurs, voyageur.

---

تاریخ وصول: ۸۹/۵/۲۳ تأیید نهایی: ۸۹/۱۱/۲

\*-Email: safouraladani@yahoo.com

## Introduction

*Que de coutumes différentes dans le monde!*

*Que de coutumes différentes dans le monde!*

*Je le regarde comme un véritable theater.* (Challe, 1983, t. II, p. 70)

Les voyages en Orient et la multiplication des relations de voyage en Perse aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont procuré pour les lecteurs assoiffés de savoir sur les autres nations une connaissance plus proche et plus précise que les siècles précédents.

C'est la diversité dans l'altérité qui suscite des questions auxquelles certains voyageurs cherchent des réponses. L'image donnée par les voyageurs diffère selon leur manière de regarder l'autre, ce qui distingue une société de l'autre et ce qui existait depuis la naissance de l'humanité: «*Les images de l'étranger comptent parmi les représentations les plus anciennes de l'humanité, aussi vieilles probablement que la constitution de sociétés humaines.*» (Mourra, 1998, p. 35). Chacun d'eux a décrit la Perse safavide selon ses mentalités ou selon l'influence d'espace persan.

C'est ainsi que pour avoir une nouvelle image L'imagologie en tant que branche de la littérature comparée est la représentation de l'étranger, [l'] image d'un peuple chez un autre. Ainsi l'imagologie littéraire se trouve dans la deuxième phase et comme Jean-Marc Moura la définit dans son livre *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, en citant Yves Chevrel:

L'imagologie littéraire, entendue comme l'étude des représentations de l'étranger dans la littérature, a pris deux directions dominantes: «l'étude de ces documents primaires que sont les récits de voyage», et, surtout, celle des «ouvrages de fiction qui soit mettent en scène directement des étrangers, soit se réfèrent à une vision d'ensemble, plus ou moins stéréotypée, d'un pays étranger.» (Chevrel, 1989,35).

On peut dire que l'imagologie désigne l'étude des représentations de l'autre dans la société du regardant. Ainsi dans cette étude se forme une relation entre un regardant qui est sujet et un regardé qui est l'objet. Les grands voyageurs de ce temps comme Jean Chardin ou Jean-Baptiste Tavernier en observant minutieusement la société persane du XVII<sup>e</sup> siècle ont donné des images bien différentes de ses

habitants et de différents aspects de la vie persane. Cette image est aussi différente de la mentalité occidentale sur la Perse, ce qui est réalisé avec l'apparition de ces récits de voyages.

Certes, ce changement de point de vue ne se réalisa pas d'un seul coup. Il fallut une cinquantaine d'année de contacts directs, et une trentaine de récits de voyage pour que les Français puissent dessiner une nouvelle image des Persans (Hadidi, 1999, p.44).

Plusieurs éléments influencent les caractères physiques et moraux des Persans parmi lesquels le climat joue un rôle très important. Cet élément explique aussi d'après certain de ces voyageurs la raison de cet altérité et détermine la diversité des mœurs et des coutumes.

### **L'essentiel du climat**

Les études sur les images sur l'Autre renvoient à l'étude sur l'histoire, sa naissance et son créateur, l'homme, ceux qui dépassent d'un domaine simple et comme Jean-Marc Moura le confirme: «*les images de l'étranger excèdent de toute part le champ proprement littéraire et sont d'emblée un objet d'étude pour l'anthropologie ou l'histoire.*» (Ibid, p. 36) et c'est avec cette voie que «*l'imagologie se doit de procéder selon une démarche interdisciplinaire.*» (Ibid.)

Les voyageurs s'intéressent à l'altérité s'efforcent d'en trouver les raisons. Peu spéculatif, Tavernier constate que le climat y est pour quelques choses. «*J'ai remarqué que plus on s'approche du Nord moins on trouve de civilité et d'honnêteté parmi les gens, et que les esprits suivent la rudesse et l'âpreté du climat.*» (Tavernier, 1676, t. II, p. 519).

L'idée que les climats jouent un rôle dans la constitution physiologique et morale des peuples n'est pas neuve: Jean Bodin (*De la République*) et Pierre Charron (*De la sagesse*) l'ont déjà formulée. Pour Chardin aussi, qui a vécu quinze ans en Perse et en Inde, c'est en premier lieu le climat qui détermine la diversité des coutumes et «c'est ainsi qu'il essaie de vérifier les circonstances géographiques des faits» (Hadidi, 1999, p.55): «*Je reviens toujours à l'air et à climat quand il s'agit des coutumes et des manières des peuples, l'expérience me faisant tenir pour certain que c'est là qu'il en faut chercher la raison et l'origine, surtout dans les choses les plus communes, au lieu de les*

*accuser de caprice ou de fantaisie, puisque les hommes ont toujours et partout assez de bon sens pour se servir des choses de la manière qui leur est la plus convenable.»* (Chardin, 1811, t. VIII, pp. 295-296)

Cette conviction revient comme un leitmotiv dans les dix volumes *des voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*: «*Je trouve toujours la cause ou l'origine des mœurs et des habitudes des Orientaux dans la qualité de leur climat, ayant observé dans mes voyages que [...] les coutumes ou habitudes des peuples ne sont point l'effet du pur caprice, mais de quelques causes ou de quelques nécessités naturelles qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche.»* (*Ibid*, p. 9)

L'expérience, une exacte recherche: c'est ainsi que Chardin a appris, chemin faisant, à ne pas juger un pays exotique selon des critères occidentaux, mais à s'interroger sur le pourquoi des différences constatées. Un seul exemple. Au début de son premier séjour en Perse, il est choqué par la justice criminelle expéditive du royaume safavide. «*Quand j'arrivais en Perse, je pris d'abord les Persans pour barbares, voyant qu'ils ne procédaient pas méthodiquement, comme nous faisons en Europe, à la punition des criminels. [...] Je pensais que c'était faute d'être aussi policés que nous sommes, nous chez qui les exécutions se font avec un grand circuit de formalités. Mais après avoir passé quinze ans en Orient, j'ai raisonné d'une toute autre manière.»*

Il a fini par comprendre que les scélérats sont beaucoup plus nombreux en Europe et appellent de ce fait des supplices «*par règle et par compas*», alors qu'en Perse où la délinquance grave est rare (il n'y a vu qu'une seule exécution), seul le roi donne sentence de mort, et celle-ci, étant sans appel, s'exécute à l'instant. La conclusion s'impose: «*Ces peuples-là ne sont pas aussi méchants qu'on l'est en Europe*». (*Ibid*, t. VI, pp. 98-100) Et ailleurs: «*Il est certain que nous n'avons pas les mœurs si douces, ni si humaines, que ces peuples-là.»* (*Ibid*, t. VIII, p. 311)

La première édition des *Voyages* de Chardin paraît à Londres en 1686. La même année, Baudelot de Dairval publie à Paris son essai *De l'utilité des voyages*, qui confie de même au climat le soin de former les mœurs et le tempérament des divers peuples: «*Les hommes sont ignorants ou sages, et ainsi des autres qualités, selon les degrés de chaleur du pays où ils demeurent, des viandes [aliments] qu'ils mangent, de l'air qu'ils respirent. [...] La différence des climats*

*faisant celle des tempéraments, elle inspire aux hommes des inclinations différentes*» . (Chardin, 1686, 1 vol, in-4<sup>o</sup> et Dairval (de), 1686)

Le regard attentif posé sur l'Autre et sur les raisons qui expliquent son altérité apprend beaucoup sur soi-même. Au fil de ses déplacements dans l'ailleurs, le voyageur est conduit à une meilleure compréhension de l'ici. C'est grâce au détour par l'Autre qu'il peut interroger plus lucidement les valeurs et les codes de sa propre culture, ayant cessé de les prendre pour la norme absolue. «*La différence, note Alain Peyrefitte, rend visible ce qu'on ne voyait pas parce qu'on avait le nez dessus.*» (Peyrefitte, 1989, p. 466)

Mais ce cosmopolitisme relativiste n'est pas sans danger. Descartes le souligne dans le *Discours de la méthode*: «*Il est bon de savoir quelque chose des mœurs des divers peuples, afin de juger des nôtre plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutumes de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays.*» (Descartes, 1953, p. 129).

Quelle que soit leur sensibilité à la relativité culturelle, nombreux sont les voyageurs qui s'efforcent de reconnaître à tout le moins les traits positifs que cache la déconcertante apparence de l'Autre. Et c'est ainsi que le voyageur ne méprise pas tout ce qui ne ressemble pas à ce qui existe dans son pays.

### **Apparence exotique**

Le voyageur perçoit l'altérité orientale à travers des séries de contraste. Qu'il s'agisse d'habillement, de nourriture ou d'autres aspects de la vie asiatique et surtout persane, il est constamment confronté à la différence entre l'Europe et le monde étrange qui s'étale sous ses yeux. A la fois témoin et narrateur, il tente de rendre la réalité persane accessible à son lecteur par un jeu d'analogie et de comparaisons avec des réalités que celui-ci est censé connaître. Mais encore cette image ne devient pas complètement l'image réelle de la société persane.

«L'image que les Français du siècle des Lumières se formèrent des Persans et qui allait bientôt être représentée dans les lettres Persanes

de Montesquieu, puis dans les romans allégoriques où la société française de la fin du siècle était critique, relevait, dans une grande mesure, de celle que Chardin avait brossée à travers son livre.» (Hadidi, 1999, p.53).

Ce qui intéresse au premier pas le voyageur européen curieux et enthousiaste arrivé en Asie après tant de dangers et de difficultés, c'est l'apparence de l'autre qui se fait voir dès la première rencontre.

Tous les voyageurs, excepté Tavernier sont de l'avis que les Persans sont généralement bien faits, beaux de visage et d'un tempérament vigoureux. Leur alliance avec les Géorgiens a contribué à embellir les deux sexes. Paul Lucas, pendant son séjour en Perse a bien observé de diverses espèces humaines mais il résulte en général que *«les Persans sont d'une taille médiocre, maigres mais robustes avec le visage olivâtre. Les hommes de la Perse sont beaux et bien faits.»* (Lucas, 1704, t. II, p. 123) Tavernier n'est pas du même avis et ce ne lui est point comme plus tard au comte de Gobineau, prétexte à discourir sur la «pureté» de la «race aryenne» . Bien au contraire, voici ce qu'il écrit: *«Le sang originaire de Perse n'est pas un beau sang, ce que l'on peut remarquer dans les Gaures où Guèbres, anciens originaires du pays, qui tirent sur la basané et sont la plupart mal faits. Le sang ne s'est pas rendu beau en Perse que par le mélange des Géorgiens de l'un et de l'autre sexe avec les Persans... Car on amène tous les ans de ce pays-là une grande quantité d'esclaves, et c'est par les mariages que l'on a faits avec eux et qu'on fait encore tous les jours, que la valeur des Géorgiens est passée en Perse avec leur beauté et leur bonne mine.»* (Tavernier, 1676, préface, p. 15).

La même idée d'hériter la couleur de la peau par les Guèbres décrit par Jean Chardin: *«il est grossier, les Guèbres en fournissant des preuves. Tout en gardant son teint basané, la peau du Persan devient belle, fine et polie.»* (Chardin, 1811, t. III, p. 84) Ils ont les cheveux et les poils noirs et les yeux sont souvent de la même couleur. Ils se rasent la tête une fois par semaine mais les derviches et les descendants d'Ali, gendre du prophète, ne se rasent point les cheveux, à l'instar des anciens Perses. *«Les gens d'épée et les courtisans se rasent complètement la barbe ayant laissé pousser deux grosses moustaches passent de mode et ce ne sont que les hommes d'épée qui la portent»* (Du Mans, 1890, p.142).

Mais il y a aussi une sorte de coiffure à la mode chez les Persans à ce temps-là et qui est recommandée en Islam. Les Persans se font teindre les cheveux, les moustaches ou la barbe. Ils éteignent aussi les cheveux blancs qui cachent leur vrai âge, ce qui fait dire à nombre de voyageurs que les Persans n'aiment pas la vieillesse et qu'ils tâchent par tous les moyens de se remettre au rang des jeunes gens. (*Ibid.*) Adam Oléarius, voyageur allemand en Perse, fut aussi le témoin d'une scène de coiffure et de teinture à la manière persane: «*sur le soir, on met devant chacun de conviés, dans un mouchoir de toile de coton à fleurs, deux cuillerées de chinne, qui est la drogue dont ils se servent pour mettre en couleur les angles et les mains et dont nous avons parlé un peu plus tard.*» (Oléarius, 1727, p. 847)

### **L'habit de l'autre**

C'est le pittoresque des vêtements qui fascine le voyageur, mais avant tout, le problème vestimentaire se pose pour lui-même dès qu'il arrive dans un pays étranger. Le voyage et le séjour dans ces pays contraignent le voyageur, encombré de vêtements natals et bien souvent d'une perruque, à s'adapter aux conditions climatiques. On tremble en pensant aux conséquences du port des lourds vêtements brodés sous le soleil des régions couvertes des déserts. C'est ainsi que les conditions du voyage exigent aussi une tenue appropriée et lorsqu'un voyageur arrive à sa destination se trouve placé devant un choix impératif: continuer à s'habiller à l'occidentale, ou adopter des habits orientaux. Lorsque Jean de la Roque quitte en octobre 1689 Beyrouth et Aintoura pour s'enfoncer dans l'intérieur du Levant il écrit: «*Je quittai mes habits ordinaires pour en prendre à la façon du pays, ayant d'ailleurs laissé croître ma barbe depuis le voyage de Tyr, et cela pour ne courir aucun risque et pour mieux contenter ma curiosité, en cas de quelque rencontre de Turcomans ou d'Arabes qui n'ont pas accoutumé de voir des Francs.*» (Roque (de la), 1981, p. 210).

Ne courir aucun risque, contenter sa curiosité: voilà les deux raisons principales qui engagent le voyageur européen s'habiller comme les Orientaux et à changer d'habits lorsqu'il passe d'un pays oriental dans un autre, sachant qu'il ménage ainsi la susceptibilité des gens du pays, peu habitués à voir des Occidentaux. Cette dernière

considération est confirmée par la Boullay-Le-Gouz qui note que «*nous semblons des singes aux Levantins à cause de nos habits courts qu'ils abhorrent.*» (Boullay-Le-Gouz (de la), 1994, p. 52) Il est ainsi indispensable de choisir un costume approprié avant de se joindre à une caravane. Tavernier est formel: «*Quand on part [...] pour se mettre en caravane, il faut s'ajuster selon la mode du pays par où on doit passer, en Turquie à la turque, en Perse à la persienne, et qui en userait autrement passerait pour ridicule.*» (Tavernier, 1676, t. I, p. 111).

En s'habillant comme un Oriental, le voyageur se fait moins repérer comme étranger et se met de ce fait à l'abri d'avaries et autres actes de xénophobie. Outre ces avantages qui sont appréciables, il est mieux protégé contre les excès du climat des pays qu'il traverse. Chardin le rappelle: «*la vérité de formes dans les habillements ne vient point du caprice [...]. Elle a son origine dans la nature du climat.*» (Chardin, 1811, t. VIII, pp. 262-263) Le fameux turban qui portent les Persans est sans doute le vêtement auquel nos voyageurs, adeptes inconditionnels du chapeau, s'adaptent avec le plus de peine. Ces magnifiques mais lourds turbans ne cessent de les surprendre et émerveiller. «*Il fait beau voir, note la Boullay alors en Perse, aux assemblées ou fêtes publiques les gens de commandement et officiers de la couronne lorsqu'ils mettent leur bonnets de sophi, et par-dessus plient un turban de soie et fil d'or, avec deux ou trois tours de perles et force diamants et autres pierres précieuses aux endroits où leurs aigrettes sont attachées.*» (Boullay-Le-Gouz (de la), 1994, p. 87) Mais le port d'un tel couvre-chef ne va pas sans problèmes. «*Pour porter le turban, explique Tavernier, il faut nécessairement se faire raser la tête, parce qu'il glisserait et ne pourrait tenir avec les cheveux.*» (Tavernier, 1676, t. I, p. 112) C'est qu'un turban est lourd et ne tient pas aisément en place. Écoutons Chardin: «*Le turban persan, qu'ils appellent dulband, c'est à dire lien qu'entoure, et qui est la plus belle pièce tellement pesante qu'on ne croirait jamais le pouvoir porter. Il y en a de si gros qu'ils pèsent entre douze et quinze livres, les plus légers pèsent la moitié. J'avais bien de la peine, au commencement, à porter ce turban. Je pliais sous le faix, et je l'ôtai partout où j'osais prendre cette liberté. Car c'en est une en Perse, comme en Europe d'ôter sa perruque. Mais avec le temps je m'accoutumai fort bien à le porter [...] Il faut croire que le climat de*

*Perse demande qu'on ait la tête si fort couverte, car rien n'est généralement pratiqué en aucun lieu, qui n'ait sa raison bonne et nécessaire.»* (Chardin, 1811, t. IV, pp.7-8).

Les Perses – et Chardin avec eux – portent sous leurs turbans des calottes de toile cotonnée et piquée, et s'habillent de chemises et caleçons de soie, complétés selon la saison de robes de soie et de coton, ou de *qetab* fourrés de peau d'agneau. On ne dort point avec le turban, malgré l'avis du Père Della Vallé: «... *quoi que selon la coutume du pays, j'ai la tête rasée, je n'ai jamais pu m'accoutumer à dormir avec le turban.»* (Valle (Della), 1664, t. II, p. 19).

Chardin se fait tellement aux habits persans qu'il continue de les porter chez lui après son retour en Europe, du moins au début. Lorsque John Evelyn va le voir chez lui à Londres en août 1680, il le trouve dans ses habits orientaux («at his lodging, in his Eastern habit.» (Evelyn, 1959, p. 689) Fier de leur orientaliation, plusieurs voyageurs, en particulier Tavernier, La Boullay, Thévenot ou Pétis de la Croix, se font peindre ou dessiner en habit persan affublé de grands turbans.

L'abbé Carré explique que les voyageurs européens peuvent porter en toute liberté leurs propres habits en Perse. (Carré, 1673, p. 165) En attendant d'y arriver il doit se plier à la nécessité pour un Occidental qui voyage d'Alep à Bagdad, même s'il se déplace avec un guide privé, de prendre des habits arabes. Le voici à Alep en juin 1672: «*Aussitôt que nous fûmes arrivés au dit jardin, nous y trouvâmes mon Arabe prêt à monter à cheval, ce qui m'obligea à l'instant d'entrer dans une petite chambre où je quittai mes habits de Franc, pour endosser ceux d'Arabes dont j'avais déjà quelque pratique et habitude. Le frère Nicolas de Blois, capucin, duquel je n'avais pu me défaire étant incessamment avec moi pour m'offrir ses petits services, était venu en ce jardin pour me raser la tête afin de prendre le turban. En m'aidant à vêtir mes habits d'Arabes, [il] me vint dire en raillant que ces habits que je prenais accommoderaient bien quelques pauvres Arabes dans ce désert où j'allais passer.»* (Ibid, p. 31)

Pendant le retour, deux ans plus tard, Carré s'habille tantôt en marchand persan et tantôt à l'habit turc. Ce changement de vêtements turcs en vêtements persans, qu'imposent aussi des différences religieuses, est courant chez nos voyageurs. C'est à Tabriz qu'aussi

bien Manucci que la Boullaye passent de la mode ottomane (sunnite) à la mode persane (chiite). Manucci s'explique: «*Les habitants de Tabriz sont Turcs de nation et de langue, de la secte de Haly [Ali], ennemis mortels des ottomans. Je fus contraint de m'habiller à la persane et de quitter mon vêtement turc, parce que les enfants couraient après moi et m'appelaient Bré Ghidi, Bré Diniss Osmantou, infidèle, et cornard ottoman.*» (Manucci, 1995, p. 28)

Mais quelles sont les caractéristiques d'habit persan et comment distingue-t-il d'habit turc, les deux types de vêtement oriental et spécialement islamique.

Les Persans, ayant l'habitude de changer de vêtement tous les jours, sont obligés d'en avoir plusieurs. Ils donnent aux domestiques les habits, même tout neufs, qui viennent d'être tachés. Leur habit de sortie est souvent magnifique. Ils ont un proverbe: «*l'honneur est selon l'habit.*» (Chardin, 1811, t. III, p. 72; Tavernier, 1676, t. II, p. 569). Leurs vêtements sont souvent de couleurs vives, chaque pièce peut avoir une couleur différente, mais ils ont horreur du noir qu'ils appellent la couleur du diable. (Chardin, 1811, t. III, p. 69) Malgré le rapport d'Adam Oléarius qui prétend que «*les habits des Persans n'ont point de proportion avec leurs membres... car leurs vêtements sont larges et lâches, et fort semblables aux habits des femmes...*» (Oléarius, 1727, t. II, p. 810) D'autres témoignages nous apprennent que les Persans portent des vêtements serrés, étroits et courts. Ils sont d'ailleurs, en comparant avec ceux des Turcs, plus simples, plus étroits, plus beaux, mais moins commodes et plus embarrassante. (Thévenot, 1689, t. II, p. 175) Et selon les conditions et au temps des prières, c'est encore Chardin qui a exprimé minutieusement la façon d'habiller: «*Sachez qu'il est commandé, lorsqu'on veut faire la prière, d'être plus au moins couvert d'habits, selon le sexe, et selon la condition de la personne; car à un homme il lui est seulement commandé de se couvrir les parties par lesquelles le ventre se décharge.*» (Chardin, 1811, t. VII, p. 41).

Mais les Gaures, faisant partie de la société persane ont leurs coutumes vestimentaires selon leurs convictions: «*Leur vêtements sont d'ordinaire couleur grise enfumée, portent la barbe longue, leurs femmes ne se cachent point le visage, sont habillées de différente façon des autres femmes du pays, leur caleçon ou haut de chasse qui leur passent les talons, larges et amples, la teste entourée de mil*

*nippes colorées de telle forme et figure qu'il n'y a que la peinture ou l'œil qui puissent le cognoistre ou l'exprimer.»* (Richard, 1995, p. 32)

Chardin a vu les habits de Tamerlan, lesquels sont tous «*comme ceux qu'on fait aujourd'hui*» (Chardin, 1811, t. III, p. 67) et Cornélius de Bruyn exagérant dans le sens dit que les Persans ont gardé la mode du temps d'Alexandre (Bruyn (de), 1698, t. IV, p. 168), leurs souliers sont fort pointus et ont les talons très bas, leurs caleçons, longs jusqu'aux chevilles, sont de drap de coton sur lesquels tombent leurs chemises en toile. En hiver, sur cette chemise ils portent une veste de toile fine de l'Inde. (Thévenot, 1689, t. II, p. 174) Une deuxième veste dont la longueur varie entre les hanches et les genoux, vient couvrir le tout.

Les voyageurs bénéficient bien de cette mode d'habillement accompagnée d'une souplesse vestimentaire et qui a un avantage appréciable: elle leur ouvre l'accès à des mosquées et autres lieux saints interdits aux *Kaffar* (Infidèles). Thévenot visite la grande mosquée bleue de Shah Abbas à Ispahan en 1664, habillé en Persan. «*Il n'est pas permis aux chrétiens d'y entrer, et si l'on est reconnu l'on en est chassé [...] ce qui ne m'empêcha pas pourtant d'y aller avec Monsieur Diagre (Herbert de Jager), commandant hollandais à Ispahan, qui pour cet effet s'était habillé à la mode du pays aussi bien que moi, et nous n'en reçûmes aucun déplaisir*» . (Ibid, pp. 276-277)

Tavernier visite sans être dérangé la célèbre mosquée de Qom qui abrite les restes de Fatima sœur du huitième Imam chiite: «*Les chrétiens n'y entrent pas bien aisément, surtout ceux dont l'habit et la mine donnent dans la vue. Mais de la manière que j'ai toujours voyagé en Perse et aux Indes, on ne m'a jamais refusé la porte en aucun lieu.*» (Tavernier, 1676, t. I, p. 67) Nos voyageurs furent encore charmés par l'apparence des Persans. Chardin a fait exécuter de nombreux portraits de «*Persiennes*» couverts de bijoux, dans des poses précieuses de miniatures (Chardin, 1811, t. II, p. 52) tandis que Cornélius de Bruyn a surtout dessiné de très beaux costumes masculins. Certains voyageurs ont admiré en connaisseurs des bijoux de pierreries servant de parure aux femmes comme aux hommes. «*Elles mettent des aigrettes de pierreries à la tête, passés dans la bande du front [...] elles attachent une enseigne de pierreries au bandeau qui leur pend entre les sourcils [...]. Elles portent [...] un*

*Tour de perles qui s'attachent au-dessus des oreilles et passe sous le menton... des bracelets de pierreries de deux et jusqu'à trois doigts [...]*» (Ibid, p. 25).

Dans ce domaine, Thévenot se montre plus réservé que Tavernier. Le premier note qu'«*en Perse, aussi bien que le reste du Levant, les femmes se passent des anneaux par le nez, qu'elles percent avec des aiguilles.*» (Thévenot, 1689, p. 321) Le second donne un exemple d'autres femmes musulmanes: «*Les femmes de Bagdad sont à leur mode fort superbement vêtues, mais il y aurait parmi nous quelque chose de biens ridicule, car elles ne se contentent pas de porter des bijoux aux bras et aux oreilles; elles portent encore un collier autour du visage, et se font percer les narines où elles attachent des anneaux.*» (Tavernier, 1676, t. I, p. 212).

Les hommes eux, sont amateurs de bagues et de cachets de prix. «*Les Persans portent, outre cela, des pierreries à leurs armes comme à leur poignard et à leur épée qui sont couverts, lorsqu'ils en ont le moyen, ou qui sont d'or émaillé comme le sont aussi le baudrier et les agraffes. Ils passent le poignard dans la ceinture et l'y attachent avec un cordon, appliquant à l'endroit du nœud une enseigne ronde de pierreries qu'ils appellent Rose de poignard. Après, ils portent des pierreries à la tête, à leurs bonnets de sophy qu'ils mettent les jours de fêtes solennelles. Il y a de ces bonnets chargez de cinq et jusqu'à six aigrettes de pierreries [...] Personne n'en peut mettre au turban, que le Roi seul.*» (Chardin, 1811, t. II, p. 53) ou même dans une autre phrase: «*Les harnois des gens de condition sont ou d'argent, ou d'or, ou de pierreries... les selles sont garnies d'or massif, devant et derrière; le coussinet de la selle... est en broderie et quelques-uns l'ont en broderie de perles.*» (Ibid.)

Les merveilles qui brillent aujourd'hui dans les vitrines du Trésor de la Banque nationale confirment les dires de Chardin, et suscitent le même étonnement admiratif.

### **La douceur des mœurs persanes**

D'après la majorité des voyageurs, les Persans sont les peuples les plus civilisés de l'Orient et les grands compliments du monde: «*les gens polis parmi eux peuvent aller le pair avec les gens les plus polis de leur air, leur contenance est la mieux composée, douce, grave, majestueuse, affable et caressante au possible.*» (Chardin, 1811, t. II,

p. 5) Plus loin Chardin fait une comparaison entre les Persans, les Turcs et les Indiens en ces termes: «*En comparaison les Persans ont de l'esprit, de la vivacité, de la finesse, du jugement et de la prudence, sans participer en aucune façon à la brutale férocité des Turcs, ni à la grossière ignorance des Indiens, entre lesquels leur pays est situé, leur mœurs sont douces et civiles, et leur esprit a de la capacité et de la lumière.*» (Ibid, p. 385)

Dans une autre phrase c'est Barthélémy Carré, un missionnaire venu en Perse entre 1672-1674 qui croit que «*les Persans ne sont pas comme les Turcs; on peut les entretenir de religion, et ils en entendent volontiers.*» Il en profite pour leur faire l'éloge de la religion chrétienne, «*loy de douceur et de charité...*». Les Persans l'approuvent, mais «*ils changèrent de propos tout court, et je vis bien qu'ils évitent une dispute qui commençait à blesser leurs idées, et à condamner leurs inclinations.*» (Carré, 1699, p. 200) et Chardin met une relation directe entre les mœurs et la religion et que «*les mœurs des peuples suivent ordinairement leur religion, ce que la mahométane a de plus brutal et de plus inhumain, sont ces excès où elle porte la haine qui est naturelle entre les religions opposées.*» (Chardin, 1811, t. II, p. 385).

C'est encore le Père Raphaël qui attribue ce fait à la race dans ses propos malveillants: «*Les Persans sont rusés, de mauvaise foi, menteurs, flatteuses au dernier degré, en quête d'honneur et de gloire, mais plus affables et polis que les Turcs, chez lesquels sont encore fortes les mœurs sauvages des Tartares dont ils sont issues.*» (Richard, 1995, p. 315) Ou même Tavernier qui se voit entre un débat les deux Persans et se laisse à juger que: «*Les Persans sont fort portés aux sales paroles et aux injures et quand deux hommes ont querelle, ensemble, au lieu de se battre à coup de poing, ils se battent à coup de langue et se maudissent l'un l'autre* (Tavernier, 1676, p. 271).

Au contraire lorsque William Franklin fait paraître en 1790 ses *observations made on a tour from Benyal to Persia in the years 1786-1787*, il illustre la thèse à la mode en cette fin de siècle. Par une succession de notations, nettes et précises, il exprime le profond attrait qu'exerce alors sur l'Européen le Persan: «*Les Persans, si on les juge d'après leur conduite extérieure sont sans contredit les Parisiens de l'Asie. Doux courtois, obligeants à l'égard de tous les étrangers,*

*libres de ces préjugés religieux si enracinés chez les autres musulmans, ils s'informent avec curiosité des mœurs et des usages d'Europe et par reconnaissance vous instruisent des leurs.»* (Franklin, 1790, p. 109).

Un modèle d'honnête homme, figure devenue incompréhensible, voilà ce qu'est devenu le citoyen d'Ispahan en 1787. Comment peut-on être persan! Il serait fastidieux, après tant d'études consacrées au rêve oriental, de rédiger des traits d'euphorie ou des preuves d'enthousiasme à l'égard de la Perse, de l'image de la culture persane et d'un Orient persan.

Mais on peut en distinguer diverses formes. C'est ainsi que Chardin admire une hospitalité raffinée parmi les Persans pour accueillir les voyageurs qu'«ils sont ennemis de l'avarice, ils pratiquent fort hospitalité» (Chardin, 1811, t. II, p. 2) et «quand on sert à manger, bien loin de fermer la porte, on donne à manger à tout le monde qui se trouvent logis et qui y survient, et souvent aux valets qui tiennent le cheval.» (Ibid, p. 5)

Cette hospitalité exista aussi parmi les courtisans et même les gouverneurs. Adam Oléairius explique une scène d'arrivée d'un voyageur étranger dans une ville: «quand un voyageur arrive dans une ville, le gouverneur envoie son majordome l'accueillir et le prier à dîner.»: «L'hospitalité du gouverneur ne dépend pas de la qualité des présents, mais l'usage est d'offrir un présent assez précieux au gouverneur. La réception d'un ambassadeur s'accompagne de magnificence.» (Oléarius, 1727, p. 24).

Même lorsque le voyageur étranger reçoit chez lui le gouverneur, il doit aussi l'accueillir avec un présent: «c'est la coutume en Perse lorsqu'on traite les gouverneurs, de leur faire un présent.» (Chardin, 1811, t. XI, p. 6).

Ou même: «Le gouverneur les employa à régaler l'envoyé, et à lui faire de riches habits pour la fête. Comme ces officiers viennent en poste, avec quelques domestiques, sans aucun bagage, la bonne réception qui leur est faite commence toujours par leur envoyer incessamment des étoffes et des tailleurs pour se faire habiller.» (Ibid, p. 109).

Les présents du gouverneur offerts à chaque ambassade européenne sont plus intéressants: «Dans l'ambassade envoyée par le Duc d'Holstein, chaque envoyé reçut un cheval dont la selle était

*couverte de lamon d'or et la bride chargée de boucle du même métal ..., pour les ambassadeurs, cent cinq pièces de quinze sorte d'étoffes de soie, de satin, de damas ou taffetas renforcés, de coton et deux cents tomans (unité de monnaie persane équivalant à 10 anciens francs)» (Oléarius, 1727, p. 24).*

C'est ainsi que le voyageur européen tente « à prôner l'esprit de tolérance et la vertu d'hospitalité des Persans qui souffrent toutes les confessions et cohabitent avec les adeptes des religions différentes, comme les juifs, les Guèbres et surtout les Arméniens» (Hadidi, 1999, p.49).

Le voyageur européen est invité à des parties fines par le Shah. Tavernier se laisse embrasser après boire, sur le désir du Shah Séfy, par des danseuses publiques, et Daulier-Deslandes chantant et jouant d'un orfèvre appelé Sain, se livrant à mille bouffonneries pour divertir un souverain blasé sur tous les plaisirs.

Fascinés par cette étrangeté des mœurs, les voyageurs s'efforcent bien à les analyser pour donner au public curieux d'Europe une figure bien humaniste et séduisante du public persan. Mais quelle sympathie en revanche chez Cornélis de Bruyn quand il décrit la paresse des Persans «*qui sont fort fainéants comme tous les orientaux et qui la plupart ne font autre chose du matin au soir que fumer et prendre du café...*» Et il précise soudain: «*D'ailleurs, les Persans sont fort spirituels et fort galants. Ils aiment surtout la poésie où ils font paraître tout le brillant et le feu de leur esprit: La musique, la danse, la symphonie dont les gens de condition font leur occupation ordinaire.*» (Bruyn (de), 1698, pp. 261-285) C'est la même mentalité que Chardin attribue à tous les Orientaux: «*les peuples de l'Orient ont de tout temps renfermé leur sagesse dans maximes courtes pour être plus aisées à enseigner et à retenir, conçues dans un style d'antithèses.*» (Chardin, 1811, t. V, p. 3).

Mais c'est plutôt l'aspect spirituel de l'esprit persan et sa vision envers des sujets surnaturels qui obsède la pensée de Chardin: «*Ils [les Persans] ont une vive persuasion de la divinité de la providence, et d'une autre vice. Ils ont une parfaite résignation dans les fâcheux événements; et ils partent de la mort et y vont avec un grand sang-froid.*» (Ibid, t. IV, p. 2).

C'est vraiment une scène de théâtre où nos voyageurs sont invités à contempler attentivement les actions de différents types de la société. Ils se sont intéressés à l'usage qu'ils faisaient des bains publics (*Ibid*, t. II, p. 53), à la forme de leurs échanges de civilités (*Ibid*, p. 203) et au détail de leur ameublement (*Ibid*, t. II, pp. 50-54 et t. III, pp. 111-112), le luxe et le raffinement de la vie qu'on mène dans les maisons où ils étaient reçus ont achevé de leur séduire. Ils ont marché sur de précieux tapis. Ameublement et rideaux étaient de «*tissus de brocart*» (*Ibid*, t. II, chap. 14: Du luxe des Persans).

En visite à la promenade, à la chasse, le Persan de qualité est accompagné par des domestiques et des chevaux en nombre déterminé par son rang. C'est la ruine des maisons que cette foule de valets, dit Chardin. On ne réprime point le luxe en Perse, tout au contraire, il est généralement encouragé et excité (*Ibid*, t. II, p. 53).

La foule bariolée des rues n'intéresse pas moins les voyageurs: Ils notent ses allées et venues. A Tabriz (*Ibid*, t. I, p. 184) comme à Ispahan, des places faites pour les paradis militaires servent le jour, de lieux de transaction. A Ispahan, les marchands étalent à terre, sur une natte ou sur un tapis leurs denrées, se couvrant d'un parasol de natte ou de laine qui pivote...

Le soir, on voit dans cette place, des charlatans, des marionnettes, des joueurs de Gobelets, des conteurs de romances en vers et en prose, des prédicateurs, même (*Ibid*, t. III, p. 18) à Tabriz même agitation pittoresque: «*ce sont des jeux, des tours d'adresse et des bouffonneries comme en font les saltimbanques, des luttes, des combats de taureaux et de béliers, des récits en vers et en prose et des dances de loups*» (*Ibid*, t. I, p. 184).

Le caractère des Persans est pour nos voyageurs le sujet d'une grande curiosité. Consultons les titres que Chardin a lui-même donnés aux chapitres qu'il leur consacre: «Persan fort superstitieux» (I. 174.273- II.15), «Ne gesticulent point» (I. 223), «Se composent facilement» (I. 224, II. 3), «Plus savants et plus polis que les autres Mahométans (II. 6), «ont succédé pour la Science aux Arabes» (III.13), «Spirituels et philosophes sur l'avenir» (II. 34), «-Jouissent de beaucoup de tranquillité et sont traités fort humainement.» (II. 264), «-Aiment à jouir, et recherchent la Volupté.» (II. 34. III), «-Sont grands dépensiers et n'amassent point.» (II. 35), «-Fort humains, tolérants sur la Religion, excepté les Ecclésiastiques; et ennemis de la

contestation et de la cruauté.» (II. 35), «-Paresseux et ennemi du travail» (II. 35. 70), «-Ne se battent et ne blasphèment point» (II. 35), «-Ont continuellement le nom de Dieu à la bouche, et des saletez,» (II. 36. 329), «-Dissimulez, fourbes et Flatteurs, menteurs. Faussaires et Hypocrites.» (II. 36).

Connaissant la langue, Chardin a été frappé par le pittoresque des anecdotes de toutes sortes, révélatrices d'un esprit original ou de coutumes différentes des coutumes occidentales.

Il rapporte ainsi l'histoire de l'Architecte dont on coupe la tête pour la mettre au sommet de la Tour des Cornes (*Ibid*, t. III, p. 47), et toutes sortes d'aventures. Chacune qualifiée d'Aventure singulière et survenue. Par exemple: «-La fille d'Abbas le Grand» (I. 168), «-Une concubine de Sefy» (II. 268), «-Deux Astrologues» (II. 149), «-Abbas le Grand chez un Seigneur Persan divers malheureux tuez dans le Courouc» (II. 275), «-Un Molla qui révoltait les peuples contre Abbas second» (III. 41), «-Un joaillier qui alla chercher des pierreries dans les montagnes des Indes» (III. 76), «-Un fermier Général dans les canaux souterrains des Persépolis» (III.121), «-Un valet de l'Auteur dans un des tombeaux de Persépolis» (III.125), «-Un vitrier, à qui Soliman donne de gros Persens» (II.147), «-L'Auteur qui se perd dans la caramonie déserte» (III.155).

Tout cela montre la curiosité et l'attention des voyageurs par rapport à la culture et les coutumes persans, ce qui procure une connaissance plus précise sur ce pays exotique.

### **Conclusion**

Fascinés par l'étrangeté et la diversité des mœurs et des coutumes des Persans de la Perse safavide, les voyageurs européens s'efforcent bien à les analyser selon leur mentalité occidentale pour donner au public curieux de leur temps des images bien différentes d'une société dont les critères diffèrent de celles de l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces critères influencent l'apparence, l'habit et les mœurs mais d'après certains voyageurs c'est le climat qui détermine tout et joue un rôle important dans la constitution physiologique et morale. Cette idée sera prise par les philosophes et les écrivains du siècle des Lumières comme Montesquieu et influencera la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### **Bibliographie**

Bruyn, Cornelis (de), *Voyages par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales*, Henry de Kronnvelt, Amsterdam, 1698.

Carré, Abbé Barthélemy, *Le courrier de l'Orient*, Londres, BL, OIOC, Mss Eur. D.1, 1673.

Carré, Abbé Bathélemy, *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Veuve Claude Barbin, Paris, 1699.

Challe, Robert, *Journal d'un Voyage fait aux Indes orientales*, Mercure de France, Paris, 1983.

Chardin, Jean, *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Langlès, Paris, 1811.

Chardin, Jean, *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*, Moye Petit, Londres, 1686, 1 vol. in-4<sup>o</sup>.

Chevrel, Yves, *La Littérature comparée*, PUF, Paris, «Que sais-je?», 1989.

Dairval, Baudelot (de), *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*, Aubouïn, Paris, 1686.

Descartes, René, *Discours de la méthode, dans œuvres et lettres*, Gallimard, Paris, 1953.

Evelyn, John, *Diary*, Presses Universitaires, éd. E.S. de Beer, Oxford, 1959.

Franklin, William, *Voyages de l'Inde en Perse... (Observations made on a tour from Bengal to Persia in the years 1786-1787)*, Cadelle, London, 1790.

Hadidi, Javad, *De Sa'dī à Aragon*, Alhoda, Téhéran, 1999.

La Boullaye-Le Gouz, François (de), *Les Voyages et Observations du Sieur de la Boullaye Le Gouz... (1653)*, François Clousier, Paris, 1994.

Lucas, Paul, *Voyage du sieur Paul Lucas au Levant*, G. Vandive, Paris, 1704.

Mans, Père Raphaël (du), *Estat de la Perse en 1660...*, publié avec notes et appendice par Charles Schefer, E. Leroux, Paris, 1890.

Manucci, Niccolò, *Un Vénitien chez les Mongols*, Phébus, Paris, 1995.

Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, Paris, 1998.

Oléarius, Adam, *Relation du voyage d'Adam Oléarius en Moscovie, Tartarie et Perse*, traduit et augmenté par Abraham van Wicquefort, Michel-Charles Le Cene, Amsterdam, 1727.

Peyrefitte, Alain, *L'empire immobile ou le choc des mondes*, Fayard, Paris, 1989.

Richard, Francis, *Père Raphaël du Mans, Missionnaire en Perse*, L'Harmattan, Paris, 1995.

Roque, Jean (de la), *Voyages de Syrie et du Mont-Liban*, Dar Lahad Khater, Beyrouth, 1981.

Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, Gervais Clouzier et Claude Barbin, Paris, 1676.

Thévenot, Jean, *Suite du voyage au Levant*, Charles Angot, Paris, 1689.

Valle, Pietro (Della), *Fameux Voyages de Pietro Della Valle, gentilhomme romain...*, Angot, Paris, 1664.